Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1999)

Heft: 125

Artikel: Quand les religieuses de Muotathal offraient l'hospitalité aux Cosaques

Autor: Hans, Christophe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847589

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quand les religieuses de Muotathal offraient l'hospitalité aux Cosaques

Alors qu'il est acculé au lac d'Uri, Souvorov décide de ne pas perdre de temps. Il rejoindra Schwytz par le col de Kinzig, même si son armée est à bout de force.

Christophe Hans

Monika Gwerder, mère supérieure des Clarisses de Muothatal (à droite) lit la chronique que Walburga Mohr écrivit en 1799, lors de l'arrivée des Russes au couvent. La mère supérieure du couvent Saint-Joseph nous avait prévenus au téléphone : le col du Kinzig est bien plus long qu'il n'en a l'air. Pour relier Bürglen, au-dessus d'Altdorf, à Muotathal, il faut compter neuf bonnes heures de marche pour ces quelque 20 km. Et on commence avec le plus difficile : 1 400 m de dénivellation d'un seul tenant. Pour notre part, nous avisons le petit téléphérique rouge qui nous porte à l'alpage de Biel, 400 m au-dessous du col qui culmine à 2 073 m d'altitude… La montée en téléphérique à ras les feuillus dévoile le joli village de Bürglen, son église, sa chapelle de Tell et les deux tours moyenâgeuses dont l'une justement abrite le musée du héros. Selon la légende, Guillaume Tell était bourgeois de cette commune. Plus haut, les prairies sont laminées par les glissements de terrains que les conditions météorologiques du printemps ont occasionnés : les torrents de boue passent jusque dans les cours des fermes qui s'agrippent au coteau.

A Biel, le restaurant où nous projetions de prendre le petit déjeuner est fermé. « Ruhetag » : combien de fois avons-nous rencontré ce panneau, à croire que la Suisse centrale ne connaît pas le mot tourisme. Heureusement, le patron pointe sa belle barbe noire coupée au carré. Max Gisler a vécu dix ans à Genève et lassé de la plaine, a repris cet hôtel-restaurant au panorama grandiose. Sympa, il accepte de nous ouvrir sa salle à manger. Dans un coin de la pièce trônent des tours à bulbe en sagex bleu et or, une armada de poupées russes, un samovar. Même la pendule fin XIXe avec son aigle déployé ne dépare pas le décor kasachok. Et l'on peut boire du vin au nom du feld-maréchal ! Le Suworoff-Wy est un « Gamay de Romandie », précise l'étiquette. Le Souvorov nouveau est-il un bon vecteur publicitaire ? La famille Gisler s'est fendue d'une offre spéciale à 90 francs : deux nuits et un repas russe + un billet combiné de transports publics pour relier Muotathal à Biel. Les tours operators ne semblent pas s'être bousculés. Il est vrai qu'en sus du prix, il faut encore marcher cinq heures et demie pour rejoindre la vallée de la Muota…

On accède au col du Kinzig par un chemin pentu qui longe la falaise. Cela sent bon l'arnica, dont on appliquerait volontiers les vertus sur les enflures laissées par les taons. Juste avant le col, on doit presque s'aider des mains pour vaincre les passages difficiles. Pour les soldats de Souvorov, la montée du Kinzig fut une véritable horreur. Le général s'était fait piéger à Flüelen: il n'y avait pas d'autre possibilité que le lac pour rejoindre Schwytz et les Français avaient pris soin d'éloigner toute embarcation. L'armée russe était fatiguée, elle avait épuisé ses réserves de vivres.

Le 26 septembre 1799, Souvorov aurait pu rassembler ses hommes et leur offrir un jour de répit. Mais sa fierté de remplir son contrat vis-à-vis de ses alliés, l'assurance de son invincibilité le poussèrent à lever le camp dès le lendemain pour atteindre le plateau suisse par la seule voie directe encore disponible. Cette voie, c'est ce chemin de chevriers qu'est le Kinzig. À ce moment Souvorov ignore toujours que Korsakov s'est fait battre devant Zürich, que Hotze a été tué sur la Linth et

Portrait d'Alexandre Souvorov

que l'Autrichien Jellachich se retire dans la vallée du Rhin. Le ciel est bas, le vent fort et la pluie vont rendre le chemin boueux, puis glissant. Le 27 septembre, à trois heures de l'après-midi, l'avant-garde russe pénètre à Muotathal. C'est la débandade chez les Français interloqués. Une compagnie est faite prisonnière. Pour les Schwytzois qui n'avaient jamais vu de cosaques, le choc fut de taille. Souvorov arriva avec environ dix mille hommes. Un jour plus tard, il installa son quartier général dans le couvent Saint-Joseph, un couvent de Clarisses. La mère supérieure d'alors s'appelait Walburga Mohr. Dans la vallée, on la considère comme une véritable héroïne. À une période aussi troublée que l'Helvétique, où les institutions religieuses avaient été bannies, Sœur Walburga a recueilli les pauvres et, de la sorte, permis à sa congrégation de rester à Muotathal. Elle ne s'est pas gênée pour dire leur fait aux Français, défendre les condamnés à mort et même loger un espion !

Le couvent Saint-Joseph est un bel ensemble baroque, à l'image de ces maisons patriciennes schwytzoises. Le bâtiment est situé sur la rive droite de la Muota et domine tout le village de ses façades blanches. Nous sonnons : la fenêtre au-dessus du portail s'ouvre et une sœur au voile blanc annonce d'une voix claire que la mère supérieure nous attend. Mère Monika, les sourcils en bataille, le visage jovial, est charmante. Elle sort la vieille chronique de 1799 dans laquelle Walburga Mohr évoque le passage des Russes. Ces sœurs ne devaient être guère érudites, car entre 1684, date de la reconstruction du couvent et 1799, il n'y a rien d'inscrit ! Et quand sœur Walburga parle de l'arrivée de Souvorov, le « generalissimo Graf von Sulvero », elle tire un trait au milieu de la page et commence son récit d'une petite écriture fine. Une demi-page tout au plus et l'affaire est bouclée.

Sœur Monika est plus prolixe : « *En fait, Walburga a réalisé avec l'arrivée des Russes, qu'elle devait faire office de mémoire. Elle a par la suite consigné les événements du couvent dans la chronique, en essayant de remonter dans le temps* ». C'est à chaque fois une ligne. De manière générale, poursuit-elle, les Russes ont laissé une bonne impression aux gens du lieu. Après les rapines, les viols et les actes sanguinaires perpétrés par les Français, les Russes paraissent « bien élevés ». Ils dorment à l'écurie et n'exigent pas le lit de leurs hôtes. Surtout, ils sont croyants et respectent la religion. Mais comme le dit la mère supérieure : « *les Français sont restés deux étés et un hiver. Les Russes six jours, ils n'ont pas eu le temps de se faire haïr* ».

Souvorov a dormi au couvent. C'est là qu'il apprit de ses espions envoyés dans les cafés de Schwytz, de ses cosaques revenus de Glaris et d'un marchand de retour d'Allemagne l'ampleur du désastre. Masséna rassemble 60 000 hommes à Einsiedeln, alors que les Autrichiens ne parviennent pas à faire leur jonction avec les Russes par la Linth. Et lui, à l'ombre du Haut Ybrig, dans cette vallée étranglée de la Muota, il est une nouvelle fois prisonnier. Croire qu'il va se rendre, serait mal le connaître.

À Glaris, un passionné de Souvorov collectionne les balles de plomb

Souvorov cerné, le généralissime parvient à défaire les Français. À Glaris où il poursuit son chemin, un homme honore avec piété sa mémoire. Walter Göhler a tout sacrifié à sa passion de collectionneur : ses salaires et ses vacances depuis 1986. Le matin du 29 septembre 1799, le général Souvorov convoque un conseil de guerre au couvent Saint-Joseph de Muotathal et ce, pour la première fois depuis son entrée au Tessin. C'est dire si la situation est grave pour un homme habitué à prendre seul ses décisions. Il dresse l'état des forces, houspille le cabinet autrichien qui s'est joué de lui et, selon la chronique, éclate même en pleurs en considérant les chances de succès : « *Il ne nous reste plus que l'espoir placé en Dieu tout-puissant et la vaillance de mes troupes ! Nous sommes Russes, que Dieu soit avec nous !* ». Ce fut le cas. Plus question donc d'attaquer les Français, puisque la loi du nombre ne joue plus en faveur des Alliés. Il faut sauver les meubles et l'ultime solution est encore de fuir par le col du Pragel sur Glaris et rejoindre la vallée du Rhin par le lac de Walenstadt. L'avant-garde se met en route le jour même, protégée par le brouillard, alors que les derniers éléments de l'armée russe n'ont pas encore passé le Kinzig. En même temps, le généralissime prépare son arrière-garde à affronter les Français qui ne devraient pas tarder. De fait le 30 au matin, Masséna arrivé en toute hâte de Lucerne, donne l'attaque, surpris de ne pas avoir vu les Russes débouler dans la plaine devant Schwytz. La bataille durera deux jours et se finira à l'avantage des troupes de Souvorov, baïonnette au fusil. Les forces révolutionnaires ont essuyé là une sévère défaite, au point de ne plus oser se pointer dans la vallée pendant plusieurs jours.

Selon la chronique du couvent des clarisses, 3 000 Français auraient été tués, 300 autres se seraient noyés dans les gorges de la Muota, 200 seraient tombés des falaises et 1 500 faits prisonniers. Les Russes compteraient pour leur part 600 morts et autant de blessés. Pour combler leur déficience chronique en chausses, les Russes enlèvent les chaussettes, chaussures et bottes des Français, même celles des prisonniers emmenés qui partiront pieds nus à l'assaut du Pragel. Le col est à 1 550 m d'altitude et déjà à l'époque un bon chemin le gravissait. Les fermes s'étalent dans les prairies sous la falaise ; petites, basses, elles donnent l'impression de courber le dos sous la masse de rochers. Ici, à l'écart du chemin, une dizaine de familles vivent à l'année, rythmée par le ramassage scolaire matinal. À contempler cette idylle, on comprend mieux pourquoi, chez un Alémanique, le Muotathal a valeur de « réduit mental ». Coincée entre Schwytz, Uri et Glaris, à l'écart de tout trafic intercantonal, cette vallée de 3 500 habitants vit recluse, entre la gorge qui la relie au reste de son canton (Schwytz) et un col au bout d'une route interminable.

Lorsque vous passez devant une fruitière d'alpage, les paysans vous ▶

dévisagent le chapeau vissé sur la tête, la pipe au bec et ne daignent pas rendre votre salut, un peu comme si en foulant leur sol, on leur volait un coin de pays. Il y a de l'innocence originelle dans ce tableau. Et à regarder les gamins dans la rue, on se surprend à penser qu'ils ne dépareraient pas la collection du docteur Blocher : pieds nus sur l'asphalte, les « bueb » blonds aux joues rouges auraient pu servir de modèle à Anker. Au même titre que les Uranais dont ils partagent la culture, les gens du Muotathal sont considérés par le reste de la Suisse alémanique comme des « Neinsager », ou si vous préférez une image moins civique et plus sociale, comme des « Manta-Fahrer ». Ces derniers, propriétaires d'Opel Manta, bichonnent leur voiture de peu de valeur et lui donnent par des autocollants achetés au supermarché, la petite note sportive et chic qui lui fait défaut. Ils sont comme ça les gens du lieu : travaillant à la sueur de leur front, fiers de leur labeur et de leurs acquis, indépendants en tout, mais bornés et pas vraiment à la page. « *Les gens du Muotathal sont rugueux, libres et braves* » dit l'une d'entre-elles, la mère supérieure du couvent des Clarisses. Soit. Et si leur aversion à l'étranger, à l'Europe, venait de ce cataclysme historique qu'a représenté l'invasion des Français ? La question reste ouverte.

L'armée russe mettra six jours pour atteindre Glaris. Elle tente de percer les lignes ennemies en direction du Rhin. Et la vallée de la Linth se transforme à nouveau en champ de bataille. À Glaris, un homme se passionne depuis 20 ans pour cette histoire. Walter Göhler a ouvert sur la place de la Landsgemeinde un musée privé consacré à Souvorov. Sur trois étages, on y retrouve tous les objets relatifs au nom du héros. Du panneau de station de métro aux affiches de la propagande soviétique, des décorations de l'ordre Souvorov aux uniformes de l'école des Cadets. Vingt-cinq peintures, copies de grandes œuvres, illustrent les faits d'armes du généralissime à travers les Alpes : au pont du Diable ou au Panix, elles donnent une idée de la légende romantique.

Mais surtout, le musée expose le fruit des recherches du Glaronais. Deux mille balles de plomb, de petites icônes que les Russes suspendaient à leur cou en signe de protection, des boucles de ceinturons : voilà ce que l'on retrouve dans les champs alentour. Encore faut-il s'armer de patience. Walter Göhler qui est pucier de son état travaille avec un détecteur de métaux qui réagit aux objets jusqu'à 15 cm de profondeur : « *Lorsque je tombe sur le bon champ, je peux trouver des icônes tous les dix mètres dans la région de Glaris* ». Mais quand la chance n'est pas au rendez-vous, le bip s'actionne pour la moindre boîte de conserve chaque demi-mètre. Travail de sisyphe, le passionné en convient volontiers : « *Cette chasse au trésor est la réalisation d'un vieux rêve. Enfant déjà, je me racontais l'histoire, les mouvements de troupes* ». À l'âge de dix-neuf ans, il s'achète un détecteur et n'a pas arrêté de retourner la campagne depuis. Il dit posséder avec les amis du musée la plus vaste collection de Suisse ayant trait à Souvorov. Contribution dérisoire, elle n'a aucune valeur historique : tout ce que le pucier trouve, existe déjà en parfait état dans les musées nationaux...

Sur le col du Panix, les soldats de Souvorov font preuve du dernier courage

Souvorov décide de passer le col du Panix pour rejoindre la vallée du Rhin sans livrer bataille. Ce sera son dernier effort, mais pas des moindres. Les soldats brassent la neige et s'égarent dans le brouillard. Pour accéder au col, il faut encore traverser le long névé en pente (à gauche). Quant à la descente sur Elm, il faut bien assurer avec les talons.

Nous quittons Elm au petit matin dans une odeur d'épandage de fumier. Il a plu la nuit dernière et les chaussures sont trempées après cinq minutes. Le chemin suit la Sernf dont il faut traverser les affluents à gué. Les avalanches de l'hiver font encore voir leurs ravages. Ici, une grange est complètement détruite, là un ruisseau s'est creusé un tunnel sous un immense névé. Le brouillard se lève lentement : les champs aux verts d'Irlande luisent sous un timide soleil. Le col du Panix est à 12 km, 1 500 m plus haut. Le village de Pigniu (Panix en romanche), sur le versant grison se trouve à 8 heures et demie de marche. Nous nous donnons quatre heures trente pour gravir le col. Le record de la montée établi durant la course du Panix est de 1 h 9 mn 31 s. La 5e édition se court le 29 août prochain, avis aux amateurs...

Le Panix a toujours été un col d'importance régionale. Plus facile d'accès que le Pass dil Segnas sur Flims, il était, du XIVe à la fin du XIXe siècle, le passage officiel des Glaronais vers le sud. Les marchands de bétail l'utilisaient en particulier pour vendre leurs bovins en Italie. Il y a d'ailleurs à mi-chemin un lieu-dit qui fait référence aux Welsches, en vieux-dialecte, non pas les Romands, mais « l'étranger, dont on ne connaît pas la langue ». Dans les années 70, les Glaronais, toujours soucieux de se désenclaver, avaient même planifié un tunnel. Il ne fut jamais percé, mais la large route construite pour les travaux préparatoires est aujourd'hui empruntée par les chars de grenadiers qui s'exercent sur la place d'armes, située au fond de la vallée à 1 300 m d'altitude.

Du Muotathal, le généralissime avait réussi à repousser les Français jusqu'à Nöfels (GL) où les combats furent très difficiles. On ne sait pas exactement ce qui s'est passé durant les premiers jours d'octobre. Une chose est sûre : les deux armées étaient à bout de souffle. Les Russes n'avaient plus rien : ni nourriture, ni munitions et leur état de santé était déplorable. Les Français quant à eux, sortaient de plusieurs jours de combats contre les Autrichiens d'abord, contre les Russes ensuite. Souvorov convoqua son deuxième conseil de guerre dans la vallée de la Linth. Constatant que le passage sur Sargans était bloqué par les Français, craignant de risquer la vie du grand-duc Constantin, héritier du trône qui l'accompagnait, il préféra la retraite en rejoignant Coire par le Panix. Le cinq octobre 1799, l'armée parvint à Elm où Souvorov passa la nuit. Le lendemain, l'arrière-garde

Portrait de l'Empereur Paul 1er

russe harcelée par les Français, on se mit en route pour le col. Il pleuvait. Bientôt il se mit à neiger.

Les cosaques ont-ils vu le paysage qui se dressait face à eux ? Pas sûr, mais pour qui s'engage sur le chemin, il est monumental. Sitôt passée l'encoche d'Unter Stafel, le randonneur se retrouve encerclé de falaises. Il faut gravir cette masse par les côtés. La progression est lente, mais les jeux de cascades animent le paysage. Au haut du deuxième pallier, le chemin se poursuit rectiligne dans le pierrier, qui cède bientôt la place à un interminable névé. Le cirque rocheux se referme sur une étroite vallée glaciaire que de noirs sommets d'ardoise menacent. Lorsqu'on croit être arrivé, le col se dessine 200 m plus haut.

La marche des Russes dura trois jours. Pour ceux qui y passèrent la nuit, il n'y avait aucun rocher émergeant pour se mettre à l'abri, ni bois pour faire du feu. Les tableaux historiques montrent des Cosaques qui brûlent les lances pour chauffer leur général de 70 ans. On raconte que tous les canons qui restaient furent jetés en bas de la pente. 200 hommes périrent de froid et aucune bête de somme ne survécut. Sur le versant grison, un lieu-dit porte encore le nom de plaun da-Cavals. « *De mémoire d'homme, on n'a jamais monté de chevaux à cet endroit* », explique un vieux de Pigniu. C'est là vraisemblablement que, perdus dans le brouillard, les cavaliers ont glissé de la falaise. Dans cette plaine située à 2 100 m au dessus de la mer court un torrent couleur bonbon à la menthe. Soudain il se précipite dans un canyon dont on peut sauter d'un bord à l'autre à pieds joints. L'eau rugit dans la faille, dix mètres en contrebas. La vallée s'ouvre au sud dans un cirque de falaises. Le coup d'œil est tellement impressionnant que l'on comprend du coup l'impact qu'il put avoir sur des Russes peu habitués à des terrains aussi accidentés.

Pigniu est encore à une heure et demie de marche. Dans ce village de 57 habitants, le souvenir de Souvorov est douloureux. « *Pour nous, il n'a rien d'un héros* » raconte sur le pas de sa porte le président de commune Luregn Spescha. À la mi-juillet, le village a bien fêté le passage du généralissime, non pour le porter aux nues, mais pour se souvenir « *de la douleur qu'ont connue nos ancêtres* ». Il a même fallu procéder à une votation pour mettre tout le monde d'accord. De fait, selon le cahier de doléances adressé par la population à Souvorov et à son initiative, il n'est resté du passage des Russes qu'une vache et un veau, une truie et sa portée. Les granges ont été démontées pour faire du feu, les réserves de nourriture pillées et pas la moindre chaussette n'a été laissée aux habitants.

Pigniu a ensuite vécu tant bien que mal, mais la dette de Souvorov n'a jamais été réglée. Aujourd'hui, la commune roule sur l'or blanc. En 1993, un barrage a été construit au-dessus du village et Pigniu en recueille les dividendes. Les impôts ont baissé, la population augmente. S'il n'y a plus d'école depuis les années 70, pas de magasin, un office de poste dont la commune éponge le déficit, Pigniu est cependant en train de se construire une immense maison de commune. Le Conseil d'État grison fait pression pour que le village fusionne avec Reun situé 600 m en-dessous, dont les finances sont en mauvais état. « *Au moins, ils ne pourront pas nous prendre l'édifice* », rigole Luregn Spescha, bien décidé à monnayer son indépendance. Si les habitants ne portent pas le feld-maréchal dans leur cœur, ils ont néanmoins accepté de lier les deux événements les plus marquants de leur histoire. Depuis peu, le barrage est orné d'une fresque, qui représente un grand échiquier. Les forces russes arrivent en ordre de bataille. Souvorov est au centre. En roi qui tangue, il envoie ses hommes à la mort. La lecture de l'événement s'inscrit en revers de la légende : elle dit bien l'état d'esprit qui règne à Pigniu.

Réhabilité grâce aux bolchéviques

Quand Alexandre Souvorov rentre à St-Pétersbourg après ses exploits suisses, l'empereur Paul Ier lui interdit une entrée digne de son rang : le vieux général doit se contenter d'une discrète voiture qui franchit l'enceinte de la capitale aux heures obscures. Il a l'interdiction de se rendre au Palais d'Hiver et son nom est rayé des gazettes. Tombé malade en cours de route, le général doit s'aliter et ne se relèvera pas : il meurt le 6 mai 1800. Les historiens russes n'ont jamais pu déterminer les causes définitives qui ont provoqué la disgrâce de Souvorov. Pour certains, il a été la victime d'intrigues de jaloux, d'autres soutiennent que le grand chef de guerre a défendu les traditions russes contre l'amour de l'empereur pour le modèle militaire prussien. Pour une troisième école enfin, Souvorov était indirectement mêlé à un complot d'officiers s'opposant à la politique de Paul Ier. L'empereur Alexandre Ier, le successeur de Paul, réhabilite finalement le vieux généralissime, qui rejoint à nouveau le panthéon militaire russe, même si c'est à une place relativement subalterne.

Paradoxalement, ce sont les historiens soviétiques d'avant-guerre qui vont le restaurer dans toute sa gloire. La figure de Souvorov, soldat venu du rang, ne peut que séduire les bolchéviques. « *Il est mort en disgrâce, parce qu'il s'est opposé à l'empereur. Ce simple fait a suffi pour que le pouvoir soviétique le réhabilite* », ▶

Suite en page 25

Quand les religieuses de Muotathal offraient l'hospitalité aux Cosaques

Suite de la page 17

explique Alexandre Kavtoradze, membre de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences et fin connaisseur de Souvorov. « *Mais en même temps, Souvorov a fidèlement servi l'impératrice Catherine II et combattu la révolution française, si chère aux bolchéviques* », souligne Kavtoradze, démasquant le paradoxe soviétique.

Quand l'URSS est envahie par les armées hitlériennes en 1941, les historiens soviétiques vont mettre en avant Koutouzov : sa défense de la Russie contre Napoléon livre évidemment un parallèle saisissant. En le glorifiant, la propagande communiste de l'époque a pratiquement rejeté tous les autres chefs militaires russes dans l'ombre. « *Staline a fait de Koutouzov le principal héros russe des guerres napoléoniennes, mais du point de vue de l'art militaire et de la complexité du personnage, Souvorov était certainement beaucoup plus intéressant* », estime Kavtoradze. Pour lui, la traversée des Alpes reste un exploit inégalé, qui efface pratiquement le fait qu'en termes militaires, ce fut un échec total. Souvorov a réussi contre toute attente à sortir son armée en bon ordre d'un piège mortel. Et l'historien de déplorer: « *Je pense qu'il mérite mieux que l'horrible statue de Don Quichotte qu'on lui a offerte sur le col du Gothard* ».

Souvorov, tout à la fois ami et héros des Russes

À l'occasion du bicentenaire du passage de Souvorov dans les Alpes, sportifs et admirateurs se lancent sur ses pas. Sa légende a-t-elle été exploitée en Suisse et en Russie ? Et si oui, comment ? Boris Serdioukov, masseur de 62 ans, Moscou : il a six jours pour faire un tour inspiré par la marche de Souvorov. Il s'est pointé discrètement dans le Musée Souvorov de Glaris, sa casquette cycliste Siemens, modèle 1960, vissée sur la tête. « *C'est un Russe* », annonce, amusé, le propriétaire. Walter Göhler : « *Il y en a toujours qui viennent d'on ne sait où et qui repartent comme ils sont arrivés* ». Le voyageur regarde les tableaux, s'intéresse aux vitrines d'uniformes russes et aux armes exposées. Puis disparaît. « *Il reviendra avec un petit présent* », assure le Glaronais. Effectivement, quelques minutes plus tard, le Russe amène un bol de fer blanc. L'extérieur est décoré de grosses fleurs rouges, l'intérieur est doré. Walter Göhler remercie des quelques mots russes qu'il maîtrise.

Alexandre Souvorov et son armée près de l'Hospice du St-Gothard

Boris Serdioukov est arrivé de Zürich à vélo. Il traîne une remorque qui contient sa tente et tout son matériel de camping. Il y a, là, gamelle, réchaud à gaz et des sachets de sauce béarnaise en poudre. Il sort son passeport écorné de la défunte URSS pour nous permettre de noter son nom en lettres latines. Sur une vieille carte routière, son doigt trace le chemin qui l'a conduit de Moscou à Zürich en train. Après Glaris, Boris remontera le Rhin supérieur jusqu'à l'Oberalp, avant de redescendre sur Andermatt pour voir le monument de Souvorov dans les gorges des Schöllenen. Il y a de la solitude dans cette démarche et, pourtant, on sent le Moscovite comme accompagné. Peut-être que l'esprit de Souvorov, « le petit père » des cosaques, est là. Parce que le personnage du généralissime porte en lui les valeurs de l'âme russe : ascèse, rigueur, chaleur des contacts humains, religiosité. Pour les patriotes de la fin du XIXe siècle, le feld-maréchal est le héros par excellence : la sublimation du peuple et du souverain, l'ami des jours difficiles. Même si, aujourd'hui, les Russes retiennent surtout la performance sportive de son armée dans des Alpes hostiles.

En Suisse aussi, la marche du feld-maréchal a marqué les esprits. Dans les cantons de Suisse centrale, les manuels d'histoire relatent son passage comme un acte de libération, même si l'opération des Russes fut un fiasco. Une interprétation à comprendre dans un sens tout psychologique : l'occupation française a été dure, voire cruelle vis-à-vis d'une population rurale au maigre revenu agricole. Les Russes l'ont vengée de l'humiliation. Les années 1798-99 ont aussi été reprises par l'idéologie officielle. Le professeur d'histoire militaire Hans Rudolf Fuhrer a retrouvé dans des bulletins du Service d'information à la troupe de la Première et de la Seconde Guerre mondiale des références à cette période, où les Suisses sont présentés comme faibles, parce que désunis. Ces références se sont poursuivies dans une moindre mesure jusqu'au plus fort de la guerre froide. Aujourd'hui, les guerres de coalition n'ont qu'un intérêt historique. Selon le professeur Fuhrer, elles n'ont pas été récupérées politiquement pour défendre la neutralité ou l'indépendance face à l'Union européenne.

© *Le Temps, 16-21 août 1999*